

## Groupe d'études « La philosophie au sens large »

Animé par Pierre Macherey

01/04/2009

### L'utopie anticonformiste et apolitique de Fourier (2)

#### Combinaisons souprières

Nous l'avons vu, Fourier présente la gastronomie, c'est-à-dire l'art de bien manger, comme l'un des principaux ressorts de la vie en société, dont il stimule l'élan expansif. Citons à ce propos un dernier passage emprunté à la *Théorie des quatre mouvements* qui donne une idée de la façon dont on se nourrit en Harmonie :

« Il y a cinq repas dans l'Ordre combiné ; la matine à 5 heures, le déjeuner à 8 heures, le dîner à 1 heure, le goûter à 6 heures, et le souper à 9 heures ; il y a en outre deux intermèdes ou collations vers les 10 et 4 heures. Cette multitude de repas est nécessaire à l'appétit dévorant qu'excitera **le nouvel Ordre, où l'on est en mouvement continu sans excès**. Les enfants élevés de la sorte acquerront des tempéraments de fer, et seront sujets à un retour d'appétit de deux en trois heures, à cause de la prompte digestion qui sera due à la délicatesse des mets et à l'art de les mélanger judicieusement. Cet art, auquel on les exercera dès l'enfance, est contraire à toutes nos maximes sur la sobriété ; il sera pourtant l'un des germes du perfectionnement matériel qui élèvera le genre humain à la stature moyenne de 7 pieds (2,25 m), et à la carrière moyenne de 144 ans. L'espèce humaine, parvenue à cette perfection, devra consommer chaque jour dans l'état de santé une masse égale au douzième de son poids. » (*Oeuvres complètes*, éd. Anthropos, 1966, t. I, p. 180, IIe partie, Description de diverses branches des destins privés ou domestiques, note additionnelle manuscrite au chap. 13 « Politique galante pour la levée des armées »)

Vivre en Harmonie donne faim, en raison de la dépense d'énergie que cela nécessite. Mais cette faim, qui, telle un phénix, renaît perpétuellement, c'est aussi la faim de vivre ensemble, et de partager la multitude de plaisirs qui font le charme de la pratique des séries passionnées. Manger est une activité sociale, et c'est une façon, peut-être la meilleure, en tous cas la plus savoureuse, de mettre en œuvre le précepte : « La série distribue les harmonies. Les attractions sont proportionnelles aux destinées. »

Manger, mais pas n'importe quoi ni n'importe comment, comme on n'est que trop souvent condamné à le faire en Civilisation, où par ailleurs la famine est souvent exploitée comme un instrument de coercition. Un passage du livre que Fourier a composé une vingtaine d'années après la *Théorie des quatre mouvements*, et dans lequel il a encore affiné sa conception de l'organisation harmonienne, *Le nouveau monde industriel et sociétaire ou invention du procédé d'industrie attrayante et naturelle distribuée en séries passionnées* (1829), donne une idée de la manière dont cette organisation transforme le fait de se nourrir en une sorte de fait social total :

« Nous donnons le nom de groupe à une assemblée quelconque, même à une troupe de badauds réunis par ennui, sans passion, sans buts ; esprits vides, gens occupés à tuer le temps, à attendre des nouvelles. **En théorie des passions, l'on entend par groupe une masse ligée par identité de goûts pour une fonction exercée**. Trois hommes vont dîner ensemble : on leur sert une soupe qui plaît à deux et déplaît au troisième ; en ce moment ils ne forment pas un groupe, car ils sont discordants sur la fonction qui les occupe. Il n'y a pas entre eux identité de goût passionné pour la soupe servie.

Les deux à qui plaît ce potage forment un groupe faux. Pour être juste et susceptible d'équilibre passionnel, un groupe doit s'élever à trois au moins, être disposé comme

la machine appelée balance, qui se compose de trois forces, dont la moyenne maintient l'équilibre entre deux extrêmes. Bref, il n'y a pas de groupe à moins de trois personnes homogènes en goût sur la fonction exercée.

On répond : « Ces trois hommes, quoique discordants sur une bagatelle qui est la soupe, s'accordent sur l'objet essentiel de la réunion, sur l'amitié ; ils sont intimes » ; en ce cas le groupe est défectueux, car il est *simple*, il est réduit à un lien de l'âme. Pour l'élever au *composé*, il faut y ajouter un lien sensuel, une soupe qui convienne à tous trois.

« Bah ! S'ils ne sont pas d'accord sur la soupe, ils le seront sur d'autres mets. D'ailleurs ce groupe a réellement deux liens ; car, outre le lien d'amitié, ces trois hommes ont celui d'ambition, de ligue cabalistique ; ils se réunissent à dîner pour concerter une intrigue d'élection : voilà donc le double lien, le lien composé que vous exigez. »

Ce ne serait qu'un composé *bâtard*, formé de deux liens de l'âme ; le composé *pur* exige un alliage de plaisir de l'âme et des sens, et doit être exempt de dissidence : or, ici, le repas commence par une dissidence sur la soupe, et le groupe est faussé malgré le double lien.

Ce sera bien pis si nous passons au pain et au vin. Les convives A, B, C, auront sur le pain des goûts très opposés, une divergence complète ; par exemple, sur le degré de salaison : A veut le pain très salé, B le préfère mi-salé, C le demande peu salé. Cependant on ne leur sert qu'une sorte de pain, selon l'usage civilisé ; il en faudrait au moins neuf sortes ; savoir trois degrés en salaison, trois en levain, trois en cuisson ; encore faudra-t-il que ces neuf variétés de préparation soient différenciées sur trois sortes de farines ; une farine acidulée, recueillie en terrain pierreux, une farine moyenne, et une grasse, comme le gruau de Chartres. En total, il faut vingt-sept sortes de pain pour donner à un groupe de trois hommes un dîner harmonique, un service concordant avec les passions et l'attraction. On doit établir pareille échelle de variétés sur le vin, la soupe, et sur la plupart des mets qui figurent au festin.

« Eh ! S'il faut tant de raffinements dans votre nouveau monde industriel pour donner à dîner à trois hommes, on ne pourra jamais les contenter, encore moins satisfera-t-on les huit cents millions d'habitants dont le globe est meublé. »

On se trompe : la théorie des Séries passionnées fournit le moyen de satisfaire en détail toutes ces fantaisies, et cent mille autres que créera le régime sociétaire. Aussi ai-je dit qu'un monarque civilisé se trouvera beaucoup moins heureux que le moindre des harmoniens, peuples sociétaires : un enfant de sept ans, élevé dans l'harmonie, se moquera de nos sybarites actuels ; il saura leur prouver qu'à chaque minute ils commettent des fautes grossières contre le raffinement des plaisirs sensuels et animiques. **Sans cette nouvelle science de développement et de raffinement des passions, l'on ne parviendrait pas à former des séries bien méthodiques, aptes à remplir les trois conditions** (compacité, courtes séances, exercice parcellaire).

Et comme les Séries passionnées ne se composent que de groupes, il faut avant tout apprendre à former les groupes.

« Ha ! Ha ! Les groupes, c'est un sujet plaisant que les groupes : ça doit être amusant les groupes ! »

Ainsi raisonnent les beaux esprits quand on parle de groupes : il faut d'abord essayer d'eux une bordée de fades équivoques ; mais que le sujet soit plaisant ou non, il est certain qu'on ne connaît rien aux groupes, et qu'on ne sait pas même former un groupe régulier de trois personnes, encore moins de trente.

Cependant, nous avons de nombreux traités sur l'étude l'homme : quelles notions peuvent-ils nous donner sur ce sujet s'ils négligent la partie élémentaire, l'analyse des groupes ? **Toutes nos relations ne tendent qu'à former des groupes, et ils n'ont jamais été l'objet d'aucune étude.** » (*Œuvres complètes*, éd. Anthropos, 1966, t. VI, p. 55-56, section I, Analyse de l'attraction passionnée, chap. 3, « Détails distributifs sur le personnel des séries passionnées »)

En Civilisation, on ignore les raffinements qu'appelle l'art de bien manger sa soupe, dans lequel on ne voit qu'une indifférente « bagatelle », indigne d'attention, parce qu'on se fait de fausses idées sur ce que c'est qu'un groupe : on ne connaît que des formes passives de regroupement, du type des consternantes réunions de badauds attirés comme des mouches par

le spectacle d'un accident, alors que l'Harmonie promet des manières de s'assembler joyeuses, intenses, actives, et tout autant utiles qu'agréables. Qu'est-ce qui distingue un vrai groupe d'un groupe faux ? C'est le fait qu'il fournit un terrain préalable à l'exercice des passions distributives et mécanisantes, la Composite, la Papillonne et la Cabaliste, des passions que l'on doit mettre systématiquement à l'œuvre si on veut profiter correctement de sa soupe, une soupe qui, en Harmonie se déguste obligatoirement en groupe : si Fourier s'intéresse tellement à la gastronomie, c'est parce qu'il voit en elle un stimulant irremplaçable à la vie en groupe, germe de la dynamique de socialisation. Seul un Civilisé aurait la triste idée de manger sa soupe en solitaire, et pourquoi pas enfermé dans un cabinet improprement nommé d'aisance ?, ce que font les personnages des *Fantômes de la liberté* de Bunuel, artiste dont les œuvres feraient certainement florès en Harmonie.

La divagation burlesque, et assumée comme telle, que s'autorise Fourier au sujet des diverses manières de consommer de la soupe, emblématiques du fait de se nourrir en général et de vivre en société, exploite à nouveau la distinction du simple et du composé qu'a déjà permis de rencontrer l'examen des problèmes posés par la culture des poiriers. C'est cette distinction qui permet de comprendre comment on passe du point de vue collectif du groupe à celui de la série, qui représente une forme de rassemblement de niveau supérieur, plus compliquée que celle qui se trouve à l'œuvre dans la formation d'un groupe : la série est formée à partir de groupes auxquels elle impose ses modalités d'agencement propres.

Quand y a-t-il groupe réellement entre les convives d'un repas ? Non seulement quand ils sont assemblés factuellement à la même table, car alors ils ne constituent qu'un groupe passif, donc un faux groupe. Pour que leur groupe soit un vrai groupe, il faut qu'ils soient réunis par une passion commune : alors ils constituent une « une masse liguée par identité de goûts pour une fonction exercée », par exemple le plaisir qu'ils éprouvent en commun en consommant une certaine sorte de soupe, choisie dans l'échantillonnage diversifié du menu qui leur est proposé pour leur repas. Au cours d'un repas harmonien, pris obligatoirement en groupe, on ne consomme pas simplement de la soupe, la « soupe du jour » selon la formule en usage dans les repas civilisés qui signale le haut degré d'uniformisation et de passivité auquel sont condamnées les habitudes de vie pratiquées en Civilisation : mais en même temps qu'on se voit offrir la possibilité d'opter pour telle ou telle variété de ce mets, qui en comporte de très nombreuses et de très différentes (quoi de commun entre un velouté et un consommé, sinon que, servi à l'état liquide, cela se mange avec une cuiller ?), du même coup on se trouve en situation de discuter de préférences assumées librement après réflexion. Au niveau propre au groupe, le simple, c'est donc l'abstrait, qui est tel parce qu'il a été déqualifié, alors que le composé, c'est le différencié, auquel s'attache par excellence la passion Composite. De là l'importance de l'art de constituer les groupes, un art délicat entre tous, qui exclut toute tromperie ou méconnaissance quant à la qualité de la marchandise concernée, et implique un haut niveau de compétence.

La série effectue le passage à un autre niveau d'organisation, où, à côté de la passion Composite, qui préside à la constitution de groupes unis autour de l'exploitation d'un goût composé, donc affiné à l'extrême et identifié dans sa constitutive singularité, interviennent les deux autres passions mécanisantes, la Papillonne et la Cabaliste, qui structurent les relations entre les personnes et leurs comportements de façon encore plus complexe. Une série est constituée de groupes différenciés par leurs goûts, comme en a fourni une illustration le tableau de la culture des poiriers, qui dispose les unes par rapport aux autres les activités liées aux diverses sortes d'attraction que peut générer cette culture, celles qui privilégient, en ordre croissant puis décroissant, coings et sortes de bâtardes dures, poires dures à cuire, poires cassantes, poires fondantes, poires compactes, poires farineuses, nèfles et sortes de bâtardes molles, offertes indifféremment à la grossière consommation des Civilisés mais dont les Harmoniens sont capables de savourer les caractères spécifiques : ces activités sont agencées

et distribuées dans le cadre de la série où elles interviennent par l'intermédiaire de groupes soigneusement distingués et dosés en nombre, qui y occupent respectivement les positions d'avant-poste (2 groupes), d'aileron ascendant (4 groupes), d'aile ascendante (6 groupes), de centre de série (8 groupes), d'aile descendante (6 groupes), d'aileron descendant (4 groupes) et d'arrière-poste (2 groupes). Des amateurs de coings et des amateurs de nèfles pourront se retrouver dans le cadre d'une même série, sous condition qu'ils y participent à des groupes distincts, répartis suivant une échelle d'importance qualitative et de grandeur quantitative. Quel est l'intérêt de cette disposition ? Il est double : d'une part il offre un terrain de jeu à la passion Cabaliste, dans la mesure où il se prête à la constitution de ligues entre différents groupes dont la rivalité stimule la créativité du travail de toute la série ; d'autre part, il libère la passion Papillonne, puisqu'il est prévu que chaque Harmonien puisse s'enrôler tour à tour dans une quarantaine de séries où il a à chaque fois son groupe attribué, dont, en tant que membre d'un groupe ayant sa place dans une série, et non seulement en son nom propre, il assume les alliances et les intrigues. Non seulement les activités des « sectaires », - c'est ainsi que Fourier appelle les gens participants à une même série -, auront été diversifiées entre elles, par le biais de la participation à des groupes distincts, mais, sur la base de cette diversification, elles seront corrélées, de manière à être pratiquées à la fois ensemble et concurremment, ce qui permet de tirer au maximum parti de leurs différences. Ceci constitue le modèle de constitution de toutes les séries, aussi bien celles qui s'occupent de la culture des poiriers que celles qui préparent les diverses sortes de soupes, s'occupent de la fabrication de boutons de culotte ou du repassage, etc., c'est-à-dire toutes les formes possibles et imaginables de travail utile qui, en Harmonie, seront ainsi mises en série, de manière, comme on l'a déjà dit, mais on ne le répétera jamais assez, à joindre l'utile à l'agréable, c'est-à-dire à rendre ces tâches extrêmement divertissantes et productives au plus haut point, l'un n'allant pas sans l'autre puisque, au contraire, ces deux propriétés se conditionnent respectivement entre elles. C'est ce mode d'organisation en série qui, dans tous les cas de figures envisageables, rend la vie en Harmonie infiniment supérieure, sur le plan des avantages qu'elle procure, aux perfectionnements que promet frauduleusement la Civilisation, sous forme d'engagements factices qu'elle serait bien en peine de remplir.

Dans un article publié en 1958 dans la revue *Deucalion* et repris dans *Bords* (éd. Hermann, 1963), intitulé « Dialectique hégélienne et séries de Fourier », Raymond Queneau a repris aux notes d'Engels sur la dialectique de la nature l'expression « poème mathématique » pour signifier cet aspect caractéristique de la démarche de Fourier, mis en parallèle par Engels dans ces mêmes notes avec le « poème dialectique » que représente à ses yeux la philosophie hégélienne. L'objectif précis de Queneau dans l'article en question est de rétablir l'attribution de cette référence engelsienne à Charles Fourier, et non, comme les éditeurs et commentateurs de la *Dialectique de la nature* l'ont souvent cru à tort, au physicien et homme politique Joseph Fourier, son exact contemporain, dont la théorie de la chaleur, sur laquelle est établie pour l'essentiel sa renommée de savant, s'appuyait sur l'exploitation de séries trigonométriques, généralement recensée par l'histoire des sciences sous l'appellation de « séries de Fourier ». Or Charles Fourier, le créateur des séries passionnées, se voulait lui aussi mathématicien, précisément en raison de sa mise en série, au-delà même de l'organisation sociale, de l'ensemble des destinées universelles. A propos des fabuleux calculs effectués par Charles Fourier, dans un style alliant rigueur et fantaisie, ce qui ne pouvait qu'enchanter Queneau, dont les démarches ont également tendu à faire se rencontrer par tous les moyens possibles et imaginables science et poésie, ce dernier écrit :

« Quant à la genèse historique (de ceux-ci), il faut tout d'abord la chercher essentiellement dans la science alors en formation de la statistique – simple remarque : Fourier (Charles), pendant les Cent Jours, fut nommé chef de bureau de statistique de la Préfecture du Rhône par le préfet, lequel n'était autre alors que son homonyme le baron Joseph, celui des séries trigonométriques -, dans l'établissement

d'une méthode classificatoire rationnelle par Linné (ce qui entraînait l'idée d'évolution), et enfin dans la musique, ce qui permet ici de remonter à Kepler dont Fourier possédait un exemplaire des *Harmonices Mundi*, Kepler, le héros préféré de Marx avec Spartacus... » (*Bords*, éd. cit., p. 45)

Le monde, dont la phalange est une image en réduction, est lui-même en fin de compte une série de séries, qui, comme dans une partition musicale, en exploite la complication croissante de façon à en tirer un maximum d'ordre. Selon Queneau toujours,

« les séries de Charles Fourier n'expriment pas seulement des répartitions statistiques, elle décrivent des évolutions et expriment le mouvement, le mouvement des choses elles-mêmes. La série est « la loi générale qui détermine les rapports du mouvement universel » en tenant compte des phases, des foyers, des pivots, des ambiguïtés, des transitions, comme la dialectique d'après Marx, dans la préface du *Capital*, « conçoit toute forme en cours de mouvement ». Et dans l'*Anti-Dühring*, Engels n'a pas hésité à écrire que Fourier « manie la dialectique avec la même maîtrise que son contemporain Hegel ». Encore une fois, nous retrouvons Hegel et Fourier placés à égalité. Les « absurdités » cosmogoniques de Fourier et ses considérations sur les mirlitons garnis n'ont pas plus rebuté Marx et Engels que les « absurdités » de la Philosophie de la nature de Hegel... » (id., p. 47)

N'a donc pas échappé à Queneau, qui a manifestement étudié les textes de Fourier de près, l'étonnante conjonction que ceux-ci effectuent entre les traitement de bagatelles, comme les petits pâtés ou les diverses façon d'accommoder une soupe, et des considérations au sujet de l'harmonie universelle, qu'il n'y a pas lieu de prendre moins au sérieux, ni non plus davantage, que celles présentées par Hegel au sujet de la dialectique, qui n'ont après tout que valeur d'hypothèses philosophiques devant être appréciées en fonction de l'éventuelle fécondité théorique de leurs conséquences ou de la puissance de leur capacité d'évocation poétique.

A la fin de son article, Queneau mentionne le point qui singularise le plus la conception générale de l'harmonie développée par Fourier : selon celui-ci, quels que soient les niveaux de son application, le principe de sériation promeut des formes de développement successivement croissant et décroissant. Engels a compris l'importance de ce point, comme en témoigne cette remarque formulée dans l'*Anti-Dühring* :

« Avec une égale dialectique, il (Fourier) fait ressortir, contrairement aux belles phrases sur la perfectibilité humaine indéfinie, que chaque phase historique a sa branche ascendante, mais aussi sa branche descendante, et il applique cette conception à l'avenir même de l'espèce humaine. De même que Kant introduit (dans sa *Théorie du ciel*) la fin de la terre dans la science de la nature, Fourier introduit la future fin de l'humanité dans l'étude de l'histoire. » (cité dans *Bords*, éd. cit., p. 50)

Queneau rappelle que Fourier assigne à l'humanité une durée d'existence de 81.000 ans, au terme de laquelle elle devrait céder à la place à autre chose. Ceci signifie que la thématique finaliste, omniprésente chez Fourier, et qu'exprime sa référence appuyée à « Dieu », un Dieu dont il n'assigne le culte à aucune religion déterminée et qui à certains égards présente certaines ressemblances avec le Dieu de Hugo, ne doit pas être entendue de la manière ordinaire, qu'on peut recenser comme non dialectique. La finalité est, chez Fourier, un principe régulateur, qui, s'il permet de rendre compte du mouvement à travers lequel se met en place un ordre, rend compte aussi du fait que, lorsque ce mouvement a atteint son point culminant de développement, il est nécessairement amené, en sens inverse, à défaire cet ordre, dont la stabilité, en raison des conditions mêmes dans lesquelles elle a été obtenue, est condamnée à se décomposer progressivement : ce point rapproche à nouveau Fourier de Hegel, qui, lui aussi, considère qu'une forme quelle qu'elle soit porte en elle les conditions de sa disparition. On peut en conclure que la série, chez Fourier, n'a pas valeur de principe métaphysique à la fois universel et intemporel, idéalement fondateur, mais elle joue plutôt comme un facteur matériel de conditionnement historique, dont la dynamique de transformation ne s'interrompt jamais. C'est ainsi que Fourier est loin de concevoir l'Harmonie, qui met fin définitivement aux errements de la Civilisation, comme un état ultime

et indépassable qui marquerait la fin de toute l'histoire; mais il voit aussi en elle l'élément déclencheur d'un nouveau cycle qui portera l'humanité encore plus loin, et éventuellement dans une direction différente, ce qui peut faire d'une certaine façon penser à l'idée nietzschéenne du surhomme.

Revenons aux considérations que présente Fourier au sujet des séries soupières. A la fin de celles-ci, il souligne que, « sans cette nouvelle science de développement et de raffinement des passions, l'on ne parviendrait pas à former des séries bien méthodiques, aptes à remplir les trois conditions (compacité, courtes séances, exercice parcellaire) ». Ces trois conditions avaient été formulées auparavant de la manière suivante :

« Une Série passionnée n'est régulière qu'en remplissant trois conditions :

1/ La *compacité*, ou rapprochement des variétés cultivées par les groupes contigus. Sept groupes cultivant sept poires très différentes, comme Beuré blanc, Messire-Jean, Rousselet, Bezy, Martin sec, Perle, Bon Chrétien, ne pourraient pas former une Série passionnée ; ces groupes n'auraient ni sympathie ni antipathie entre eux, ni rivalité, ni émulation faute de rapprochement ou compacité des espèces cultivées, comme seraient les trois beurés blancs, gris et vert. La passion dite *Cabaliste* n'aurait pas d'essor, et c'est l'une des trois qui doivent diriger toute Série passionnée.

2/ Les *courtes séances* : les plus longues bornées à deux heures ; sans cette disposition, un individu ne pourrait pas s'engager dans une trentaine de séries ; dès lors les accords de répartition et le mécanisme d'attraction industrielle seraient anéantis ; les longues séances entraveraient la passion dite *Papillonne*, manie de voltiger de plaisir en plaisir, l'une des trois qui doivent diriger toute série passionnée et ménager un contre-poids aux excès par option sur double plaisir à toute heure de la journée.

3/ L'*exercice parcellaire* : le travail de chacun doit se borner à telle parcelle de fonctions. Si la culture de la Rose-Mousseuse fournit cinq à six fonctions différentes, le groupe gérant doit y affecter cinq à six sous-groupes, qui se partageront les fonctions, selon le goût de chacun. Le mode civilisé obligeant un homme à remplir toutes les fonctions d'un travail entraverait le jeu de la passion dite *Composite*, ou exaltante, l'une des trois qui doivent diriger chaque Série passionnée. » (*Œuvres complètes*, éd. Anthropos, 1966, t. VI, p. 54, section I, Analyse de l'attraction passionnée, chap. 2, Généralités sur les Séries passionnées)

Nous avons déjà eu l'occasion de parler des courtes séances et de l'exercice parcellaire, des pratiques sur lesquelles nous aurons à revenir, et dont l'identification ne pose pas problème. Moins facile à comprendre est l'exigence de « compacité » que Fourier met en avant en vue de satisfaire correctement la passion Cabaliste. Si celle-ci est placée en tête de l'énoncé des trois conditions, c'est parce qu'elle remplit un rôle déterminant dans la constitution des séries. Celles-ci ne doivent pas se réduire à des associations artificielles, dépourvues de toute logique interne, ce qui rendrait arbitraire la constitution de ligues passionnelles indispensables à la dynamique sériaire, une dynamique qui tire son élan à la fois de la complémentarité de ses éléments et de la possibilité de les mettre en conflit entre eux :

« Le mécanisme des Séries passionnées a besoin de discordances autant que d'accords ; il utilise les disparates de caractères, de goûts, d'instincts, de fortune, de prétentions, de lumières, etc. Une série ne s'alimente que d'inégalités contrastées et échelonnées ; elle exige autant de contraires ou antipathies que de concerts ou sympathies, de même qu'en musique on ne forme un accord qu'en excluant autant de notes qu'on en admet. Les discords sont tellement nécessaires dans une Série passionnée que chacun des groupes doit y être en pleine antipathie avec ses deux contigus, et en antipathie graduée avec les sous-contigus, de même qu'une note musicale est essentiellement discordante avec ses deux contiguës : ré discordé avec ut dièse et avec mi bémol... » (id., p. 53)

Sans la compacité qui, en installant des voisinages, crée d'innombrables possibilités de désaccord, dont la passion Cabaliste tire parti, la série serait mal « engrenée », c'est-à-dire en fin de compte inefficace. Se retrouve ici l'obsession du continu qui fait à certains égards de Fourier un continuateur de Leibniz.

C'est parce qu'elle permet de remplir à la fois les trois conditions de la compacité, des courtes séances et de l'exercice parcellaire que la série est la forme d'organisation la plus favorable à la mise en place d'un système harmonique, dans le cadre duquel les passions distributives et mécanisantes puissent être toutes trois satisfaites : c'est de cette conjonction que les séries tirent leur caractère « passionné », qui les rend infiniment attractives. En effet, pour que ces passions produisent tous les effets d'entraînement dont elles sont capables, donc soutiennent et entraînent de véritables activités, et non des comportements automatiques, effectués de manière purement machinale ce qui en rend l'exécution à la fois improductive et fastidieuse, - manger « de la soupe » en Civilisation, quel ennui ! -, il est indispensable qu'elles interviennent, non séparément, mais ensemble, ce dont la série leur fournit justement le moyen. C'est ainsi que les raffinements exigés par la Composite risqueraient d'être stériles, s'ils n'étaient compensés par la pratique des courtes séances voulus par la Papillonne qui en efface le caractère exclusif : quelqu'un qui consacrerait tous les moments de sa vie au culte de la poire Bon chrétien s'exposerait à un grave dérangement mental qui, en même temps qu'il l'enfermerait dans son idée fixe, l'isolerait de tout environnement social. La Cabaliste, pratiquée toute seule, inspirerait des conduites moralement condamnables, ce qui n'est pas le cas lorsque, par l'intermédiaire des groupes, elle intervient associée à la Papillonne et à la Composite dans le cadre de la série, ce qui, en lui conférant une dimension rituelle et ludique, la rend socialement utile en raison de l'irremplaçable stimulation qu'elle apporte au travail productif. La philosophie des Civilisés professe le plus grand dédain pour les trois passions sériaires, Cabaliste, Papillonne et Composite, dont elle dénonce les excès et les conséquences à ses yeux dommageables : elle y est amenée par le fait que, de même qu'elle voit tout au point de vue exclusif de l'individu, elle juge chacune de ces passions pour elle-même, ce qui attire prioritairement l'attention sur les débordements qu'elles sont susceptibles de provoquer lorsqu'on les pratique de manière isolée. Mais si on met ces passions en corrélation, ce qui est le rôle propre de la série, elles convertissent dialectiquement le négatif en positif en coordonnant et en équilibrant leurs effets, ce qui change tout.

Pour en finir avec ce point, disons un mot de l'ensemble de la théorie des passions de Fourier, qui est la base de sa conception de la socialité : une socialité qu'il ne peut voir autrement que « passionnée », ce sans quoi elle se ramène à une forme arbitraire et inconsistante, vécue soit comme un pensum soit comme un calvaire. Fourier identifie douze passions « radicales » : cinq sensibles (associées à la pratique des différents sens, vue, ouïe, odorat, goût, toucher), quatre affectives (amitié, amour, familisme, ambition) et trois distributives et mécanisantes, les passions sériaires en l'absence desquelles la vie en société est un leurre, et dont il est premier à assurer la promotion en leur assignant des modes de fonctionnement inédits. Le rôle des passions sensibles et affectives, qui fournissent son matériau de base à l'existence passionnelle, est connu depuis toujours, ce qui s'explique par le fait qu'elles visent des cibles nettement identifiables, directement appréciables sur un plan réel : ce sont elles qui sont pratiquées, sans ordre et sans frein, de manière aléatoire, en Civilisation. Mais il a fallu attendre Fourier pour reconnaître l'importance des trois passions sériaires, qui, elles, ne visent pas des contenus concrets directement identifiables, mais sont des passions de second degré, des passions formelles en quelque sorte, qui organisent le fonctionnement des neuf autres dont elles tirent leur matière première, de telle manière que, peut-on dire, ce sont des passions qui ont pour contenu des passions, qu'elles permettent de gérer correctement au lieu de les laisser abandonnées à elles-mêmes : la Cabaliste, la Papillonne et la Composite correspondent à des manières inédites de mettre en œuvre les passions sensibles et affectives, auxquelles, en conséquence, elles ne se substituent pas, mais qu'elles viennent coiffer en vue d'en remodeler de fond en comble les manifestations et d'en contrôler socialement les effets en les coordonnant et en les équilibrant, ce à quoi elles parviennent en les soumettant aux trois conditions de la compacité, des courtes séances et de

l'exercice parcellaire. Du même coup on comprend pourquoi ces passions proprement sériaires se voient caractérisées par Fourier comme « distributives » et « mécanisantes » : ce sont elles qui soutiennent le mécanisme de la série, par lequel les activités des porteurs des passions sensitives et affectives se trouvent distribuées de manière à ce qu'un parti maximum puisse être tiré de leur conflictuelle complémentarité ; on pourrait dire que ce sont des passions dialectiques.

Notons enfin que, à ces douze passions qui interviennent les unes matériellement et les autres formellement dans la constitution des séries, Fourier en ajoute une treizième, l'unitésisme, passion globalisante, créatrice d'harmonie, qui promeut l'extension du système sériaire à l'univers tout entier, ce qui à terme doit en modifier de fond en comble la constitution d'ensemble, sous tous ses aspects, ses plus grandioses comme les plus infimes qui, aux extrêmes, se rejoignent.

## Des journées bien remplies

Un autre passage du *Nouveau monde industriel et sociétaire* donne une idée du régime de vie trépidant pratiqué en Harmonie :

« En opérant par séances très courtes de une heure et demi, deux heures au plus, chacun peut exercer dans le cours de la journée sept à huit sortes de travaux attrayants, varier le lendemain, fréquenter des groupes différents de ceux de la veille ; cette méthode est le vœu de la onzième passion dite Papillonne qui tend à voltiger de plaisir en plaisir, éviter les excès où tombent sans cesse les civilisés qui prolongent un travail pendant six heures, un festin six heures, un bal six heures et durant la nuit, aux dépens de leur sommeil et de leur santé. Ces plaisirs civilisés ne sont toujours que des fonctions improductives, tandis que **l'état sociétaire applique la vérité des plaisirs aux travaux devenus attrayants.**

Décrivons cet alternat par le tableau de deux journées d'harmoniens, un pauvre et un riche :

### Journée de Lucas au mois de Juin

à 3h1/2	lever, préparatifs
à 4 h	séance à un groupe des écuries
à 5h,	à un groupe de jardiniers
à 7h	le déjeuner
à 7h1/2	séance au groupe des faucheurs
à 9h1/2	au groupe des légumistes sous tente
à 11h	à la série des étables
à 1h	le dîner
à 2h	séance à la série des sylvains
à 4h	à un groupe de manufacture
à 6h	à une série d'arrosage
à 8h	à la bourse
à 8h1/2	le souper
à 9h	séance de fréquentation amusante
à 10 h	le coucher

Nota – On tient la bourse dans chaque phalange, non pas pour agioter sur la rente et les denrées, mais pour négocier les réunions de travail et de plaisir.

J'ai supposé ici une journée à trois repas seulement, comme le seront celles des débutants en harmonie ; mais quand elle sera en plein exercice, la vie active, l'habitude des séances courtes et variées donnera un prodigieux appétit : les êtres nés et élevés dans l'harmonie seront obligés de faire cinq repas, et ce ne sera pas trop pour consommer l'immense quantité de vivres que produira ce nouvel ordre, où les riches variant leurs fonctions plus fréquemment que les pauvres ont plus d'appétit et de vigueur. **C'est en tout point le contraire du mécanisme civilisé.**

### Journée de Mondor en été

à 3h1/2	lever, préparatifs
à 4h	cour du lever public, chronique de la nuit
à 4h1/2	le Délité, 1 <sup>er</sup> repas suivi de la parade industrielle

à 5h1/2 séance au groupe de la chasse  
 à 7h au groupe de la pêche  
 à 8h le déjeuner, les gazettes  
 à 9h séance à un groupe de culture sous tente  
 à 10h à la messe  
 à 10h 1/2 au groupe de la faisanderie  
 à 11h 1/2 à la bibliothèque  
 à 1H le dîner  
 à 2h1/2 séance au groupe des serres fraîches  
 à 4h au groupe des plantes exotiques  
 à 5h au groupe des viviers  
 à 6h le goûter à la campagne  
 à 6h1/2 séance au groupe des mérinos  
 à 8h à la bourse  
 à 9h le souper, 5<sup>e</sup> repas  
 à 9h1/2 séance à la cour des arts, concert, bal, spectacle, réceptions  
 à 10h1/2 le coucher

On ne voit dans ce tableau que très peu d'instantanés laissés au sommeil : les harmoniens dormiront fort peu ; l'hygiène raffinée, jointe à la variété des séances, les habitueront à ne pas se fatiguer dans les travaux ; les corps ne s'useront pas dans la journée, n'auront besoin que d'un sommeil très court et s'y habitueront dès l'enfance, par une affluence de plaisirs auxquels la journée ne pourra pas suffire.

Pour faciliter les déplacements fréquents qu'exige ce genre de vie, on ménage dans tous les corps de bâtiments d'un phalanstère ou édifice de la phalange des rues-galleries au premier étage et au bas, chauffées par tuyaux en hiver et rafraîchies en été ; puis, des couloirs sur colonnes entre des corps parallèles, et des souterrains sablés communiquant du phalanstère aux étables ; moyennant quoi l'on peut parcourir à couvert les salles, ateliers et étables, sans savoir s'il fait chaud ou froid au dehors. Dans la campagne, on emploie de grandes voitures légères à dix-huit personnes pour le transport des groupes agricoles. » (*Œuvres complètes*, éd. Anthropos, 1966, t. VI, p. 67-68, section I, Analyse de l'attraction passionnée, chap. 5, « Des trois passions distributives ou ressorts organiques d'une Série passionnée »)

En Harmonie, dont les membres, jeunes et vieux, riches et pauvres, hommes et femmes, etc., sont constamment maintenus en haleine, ne serait-ce que du fait d'être sans cesse amenés à se déplacer à toute vitesse d'un endroit à un autre, on ne chôme pas et on n'a pas le temps de s'ennuyer. Remarquons d'abord à quel point les nuits y sont courtes : tout le monde est debout à 3h 1/2 du matin, pour ne retourner se coucher qu'à 10h ou 10h 1/2 du soir, l'intervalle qui sépare ces deux moments étant occupé à des activités variées, que leur variété même est censée rendre particulièrement attrayantes et attractives, attractives parce qu'attrayantes. L'existence harmonienne est remarquable par son extraordinaire mobilité, que facilite la disposition des lieux, avec ses « passages » qui en mettent directement tous les points en communication tout en maintenant ce qui les différencie : on évite ainsi à la fois les deux inconvénients complémentaires que cumule la Civilisation, l'uniformité et le cloisonnement.

La journée du pauvre Lucas et celle du riche Mondor (dont le nom évoque le tas de richesses sur lequel il est assis) sont organisées globalement sur le même principe. L'un et l'autre sont ainsi amenés à participer, dans le laps de temps séparant le lever du coucher, à huit groupes de travail productif ; et l'on devine que le lendemain ils recommenceront avec d'autres groupes, de manière à parvenir, en fin de semaine, à faire le tour de leurs quarante groupes d'appartenance et à fournir ainsi un exutoire à l'ensemble de leurs inclinations. En Harmonie, tout le monde travaille, ou du moins est occupé à des tâches précisément spécifiées, qu'il soit riche ou qu'il soit pauvre. Sans doute, ces travaux ne sont-ils pas de même nature : alors que le pauvre Lucas est aux écuries (entre 4h et 5h) et au jardin (entre 5h et 7h), le riche Mondor, dont les activités « productives » démarrent un peu plus tard, consacre ses efforts à la chasse (entre 5h1/2 et 7h) puis à la pêche (entre 7h et 8h), et ainsi de suite. L'Harmonie n'instaure pas entre eux une égalité qui, selon Fourier, aurait

inévitablement pour effet de les démotiver l'un et l'autre : à peu près à l'heure où Lucas taille les arbres, Mondor soigne des plantes exotiques, tâche raffinée mieux adaptée à son niveau de fortune. Mais, tout en maintenant une différence de qualité et de niveau entre leurs occupations, cette organisation préserve l'essentiel, qui consiste en ce que ceux qui en ont la charge sont incités à s'y consacrer avec un maximum d'énergie parce que leur exécution, dans la forme des courtes séances, répond au mieux à leurs capacités et à leurs goûts, ce qui leur permet d'y trouver une forme d'accomplissement. Il est à remarquer que Fourier a établi ses modèles d'emploi du temps en tenant compte de ses propres préférences qui le portent à accorder davantage d'importance et de prix aux tâches agricoles qu'aux tâches manufacturières, dont Mondor est complètement dispensé, et auxquelles Lucas ne voue qu'une faible partie de son temps entre 4h et 6h de l'après-midi : dans l'univers de Fourier, le potager et la serre ont le pas sur l'usine, ses poussières et ses fumées.

En tout, Lucas s'occupe à des tâches productives durant 14h ½ (écuries, 1h + jardinage, 2h + fauchage, 2h + culture les légumes en serre, 1h ½ + étables, 2h + taille des arbres, 2h + manufacture, 2h + arrosage, 2h), ce qui suppose qu'il se maintienne en excellente forme, et justifie qu'il bénéficie d'une demi heure de sommeil supplémentaire (il se couche à 10h, alors que Mondor reste debout jusqu'à 10h ½), ce qui est bien le moins pour lui permettre de récupérer. Mondor, lui, ne reste à ses postes de « travail » que 9h ½ (chasse, 1h ½ + pêche, 1h + culture sous tente, 1h + faisanderie, 1h + serres fraîches, 1h ½ + plantes exotiques, 1h + viviers, 1h + mérinos, 1h ½), ce qui est beaucoup moins astreignant, mais néanmoins l'oblige à respecter des horaires fixes et réguliers dont on peut supposer qu'ils sont précisés sur un tableau d'affichage. Les cinq heures supplémentaires de « liberté » dont Mondor dispose ainsi sont consacrées à des occupations moins directement productives, ce qui ne signifie pas qu'elles soient inutiles à la collectivité, comme la chronique de la nuit, la participation à des parades, la lecture des gazettes, la messe, la bibliothèque, auxquelles Lucas n'a pas de temps à donner. D'autre part, Lucas n'ingère que trois repas (déjeuner, dîner, souper), ce qui le condamne à un régime assez spartiate, alors que Mondor mange cinq fois dans la journée (délité, déjeuner, dîner, goûter, souper), ce qui est bien plus confortable. En toute fin de journée, Lucas a droit à une séance de « fréquentation amusante », pendant que Mondor participe à la « cour des arts » à des concerts, à des bals, à des spectacles, à des réceptions, distractions de prestige et de classe mieux conformes à son statut privilégié. A 8h du soir tapante, Lucas et Mondor se trouvent à la « bourse », où le premier ne reste qu'une demi heure alors que le second dispose d'une heure pleine : cette bourse est la réunion collective, - il n'est pas précisé si c'est à la même que participent Mondor et Lucas, ce qui leur fournirait une occasion de se rencontrer -, au cours de laquelle sont réparties, par accord réciproque, les tâches assignées aux uns et aux autres et établis leurs emplois du temps, dans le cadre de l'organisation sériale, qui permet de socialiser toutes les formes d'activité, qu'elles soient productives ou improductives.

Que conclure de cet échantillonnage ? Tout d'abord il est remarquable que, à la différence More, qui ramenait la durée de la journée de travail à 6h, et de Campanella qui la réduisait à 4h, dispositions hautement révolutionnaires pour leur époque, Fourier au contraire tend à la prolonger au-delà de ce qui peut nous paraître aujourd'hui raisonnable : d'un côté comme de l'autre, on a affaire à des dispositions irréalistes, qui portent la marque de l'utopie. Ceci s'explique par le fait que les mots « journée » et « travail », en Harmonie, changent de sens. D'une part, en économisant de manière drastique sur le temps de sommeil, elle procède à une extension considérable de la portion collectivement utilisable du temps vital : on peut même imaginer que dans les phases qui succéderont à l'Harmonie, la surhumanité qui prendra la relève ne dormira plus du tout et sera en activité de manière permanente. D'autre part, en rendant le travail sous toutes ses formes attractif et en conférant réciproquement le label « travail » à toute forme d'activité (lorsque Mondor assiste à la messe, à sa manière il

travaille), elle supprime la distinction caractéristique de l'état de Civilisation entre peine et plaisir. C'est sans relâcher leur enthousiasme que les Harmoniens riches et pauvres se ruent avant même la levée du jour à leurs tâches respectives, ce qui est motivé par le fait que celles-ci sont soumises à un principe de variation qui en alimente et en renouvelle sans cesse l'intérêt. La seule chose pour laquelle il n'y ait pas de temps disponible en Harmonie, c'est la lassitude, la déception, le dégoût : et, s'il se trouve des gens que leur tempérament personnel prédispose au mal d'être et à la mélancolie, on inventera pour eux des groupes et des séries dans le cadre desquels ils pourront, dans le cadre de leur emploi du temps négocié en groupe, assouvir leur « passion » de telle manière que celle-ci serve, ne serait-ce qu'à titre de contre-exemple, à l'intérêt public, tout en étant pour eux-mêmes, de la manière dont ils la conçoivent et la pratiquent, attrayante, tout étant en fin de compte affaire de point de vue.

## Engrenages passionnés

Le tour de force effectué par le système harmonien des séries est donc que, en divisant, et en procédant à des partitions de plus en plus fines, il élargit, il augmente, il intensifie, par la magie du continu qui ouvre d'innombrables possibilités d'association par lesquelles les diverses formes d'activité sont « engrenées » les unes aux autres au lieu d'être poursuivies de manière indépendante. Ce point est développé dans ce passage du *Nouveau monde industriel et sociétaire* :

« La distribution parcellaire consiste à affecter un sous-groupe à chaque menue fonction d'un service : prenons pour exemple la culture d'une fleur, soit la Jonquille. Le groupe qui s'y adonne a bien des fonctions à remplir, distinguons en trois catégories.

Les aratoires : bêcher, fumer, amender, mélanger, arroser les terres, sont autant de fonctions différentes à chacune desquelles on affectera quelques sectaires du groupe, et non pas le groupe entier dont plusieurs membres n'auraient pas de goût pour exercer toutes ces branches.

Les mobilières : soins des outils et des ustensiles, préparation et pose des tentes (car en harmonie tout carreau de fleurs est parasolé contre le grand soleil et la grande pluie), soin du belvédère et des vêtements de travail qui y sont déposés (chaque groupe a un pavillon d'abri à proximité du terrain de ses cultures).

Les reproductrices : soin des bulbes, leur évulsion et séparation, l'étiquetage et classification des variétés, cueillette et conserve des graines, semis de graines.

Enfin la fonction pivotale, celle des archives, puis l'accessoire, celle des rafraîchissements.

Voilà pour le moins une douzaine de fonctions distinctes ; aucun sectaire ne voudra les exercer toutes ; il en adoptera seulement une ou deux, trois au plus ; il faudra donc former une douzaine de sous-groupes affectés à chacune de ces fonctions parcellaires ; l'Attraction industrielle étant toujours parcellaire et jamais intégrale, on serait assuré d'ennuyer et rebuter tous les sectaires si on exigeait que chacun d'eux vaquât à toutes les fonctions ; mais le groupe ne fût-il que de douze personnes on pourra aisément en former douze groupes chacun de trois, quatre, cinq individus passionnés pour telle branche ou même pour plusieurs des douze.

Examinons comment cet exercice parcellaire est une source d'enthousiasme et de luxe industriel, développant la passion dite composite.

Chacun des sous-groupes se passionne fortement pour la parcelle d'industrie qu'il a choisie, et y développe la dextérité, l'intelligence qu'on apporte dans toute fonction attrayante préférée ; il en résulte que chacun des douze sous-groupes se repose sur les onze autres du soin d'élever toutes les autres branches à la perfection ; chacun dit aux onze autres : nous soignerons au mieux la parcelle que nous choisissons, soignez de même la vôtre et tout l'ensemble sera parfait.

La confiance, l'amitié, le charme seront d'autant plus vifs qu'on aura donné plus d'extension à cet exercice parcellaire, appliquant chaque individu aux fonctions où il excelle et qu'il préfère....

Envisageons maintenant le mode parcellaire comme voie du luxe industriel nécessaire pour alimenter la Composite, ou exaltation qui n'admet rien de modéré en plaisirs.

Chacun des douze sous-groupes cultivant telle fleur tient à stimuler les autres, en leur prouvant qu'il est un digne coopérateur ; il veut à cet effet donner le plus grand lustre à la parcelle de travail qu'il a choisie ; de là naissent des subventions personnelles pour le faste de chaque branche.

Crésus est membre du sous-groupe des tentes de la renoncule glacée (à deux couleurs, une en dessus, une en dessous). Lucullus est un sectaire de la renoncule panachée-jaspée : tous deux, très jaloux du suffrage public, veulent faire briller leur fleur favorite : ils font les frais de tentes somptueuses en étoffe de soie à franges, festons et panaches. La phalange ne fournirait que des tentes élégantes en coutil rayé, ils en veulent de magnifiques, afin que l'étranger, attiré par ce luxe, accoure vers leurs carreaux de renoncules, et qu'elles figurent en reines des parterres de la contrée.

Tout homme riche en fera autant pour les sous-groupes dont il sera membre ; de là naîtra le luxe général des cultures et ateliers, et par suite le charme industriel porté à l'exaltation qui est nécessaire au jeu de la douzième passion dite Composite.

L'on va objecter qu'il ne se trouvera pas un Lucullus dans chaque sous-groupe industriel, notamment dans ceux de cordonniers et de savetiers, où les Lucullus ne se presseront pas de s'enrôler comme aux œillets et aux renoncules : c'est fort mal jugé. On verra plus loin que l'éducation sociétaire a la propriété de disséminer en toutes fonctions les gens riches, pourvu que cette classe soit en proportion numérique suffisante, et en graduation régulière

En principe, reconnaissons que l'exercice parcellaire a la propriété de répandre sur l'industrie deux sortes de charme, le matériel par le faste qu'il crée dans chaque branche, et le spirituel par l'enthousiasme qu'il fait naître dans chaque sous-groupe, ravi d'être dégagé de telles ou telles fonctions inhérentes à son travail, et de les voir exercées par des collègues intelligents. » (*Œuvres complètes*, éd. Anthropos, 1966, t. VI, p. 79-82 (section I Analyse de l'attraction passionnée, chap. 6, « Des trois effets obligés en mécanisme de séries passionnées »)

Avec cette évocation du « charme industriel », on est plongé en plein conte de fées, impression encore renforcée par le choix de la culture de la jonquille ou de la renoncule panachée-jaspée comme paradigme universel pour expliquer comment doit être organisé le travail productif par le biais de groupes et de sous-groupes dont chacun assure une fonction distincte : ce choix illustre la conception particulière du travail développée par Fourier, au point de vue de laquelle il est simultanément créateur d'utilité et d'agrément, l'un ne pouvant aller sans l'autre puisque ces deux aspects se conditionnent réciproquement. En arrière des futilités que déploie ce tableau flatteur, qui ne peut que donner immédiatement envie, et une envie irrépressible, de vivre en Harmonie, une idée essentielle est à l'œuvre : elle consiste à expliquer qu'on ne divise jamais assez le travail, dont la parcellisation, en même temps qu'elle donne libre cours à la passion Composite, diminue la pénibilité au point de la faire disparaître complètement. Pour reprendre les cas qui ont été évoqués précédemment pour faire comprendre comment est distribué l'emploi du temps d'un Harmonien, si Lucas consacrait ses 14h ½ de travail journalier à des tâches de bûcheron, du type de celles qui sont pratiquées en civilisation, il en sortirait épuisé physiquement et mentalement, et subirait cette activité à tous les sens du mot forcée comme une exploitation pire que celle dont, dans l'Antiquité, étaient les victimes les esclaves ; et, de même, quoique à un autre niveau, si Mondor se trouvait durant 8h ½ d'affilée enfermé dans une serre à soigner des plantes exotiques, il se demanderait, à juste titre, à quoi lui sert sa fortune, et il souhaiterait être dispensé de cette obligation qui ne peut lui convenir en aucune façon. Mais si, comme le prévoit leur emploi du temps qu'ils ont librement négocié en bourse, Lucas et Mondor changent à peu près toutes les deux heures d'activité, dont ils ne pratiquent qu'un seul aspect, celui qui est le plus conforme à leur goût – on peut préférer scier des troncs d'arbre à élaguer des branches, ou arroser les plates bandes plutôt que dépoter des fleurs : et à ceux qui n'apprécient aucune de ces tâches,

on confiera, dans le cadre de la série des arbres, le soin de la buvette, et, dans le cadre de la série des serres, celui de l'étiquetage -, leur ennui et leur fatigue s'en trouveront miraculeusement dissipés, comme envolés. Travailler, c'est alors courir, le plus vite possible, de plaisir en plaisir en pratiquant de manière constante, sous forme d'une diversité pleinement assumée, le divertissement, source garantie d'épanouissement, et ceci pour tous, quelle que soit l'activité à laquelle ils consacrent leurs efforts sans réserve et sans retenue en raison de la motivation passionnée qui les pousse à s'y engager. Ce dispositif n'est soumis qu'à une condition restrictive : l'exécution du travail parcellaire, si spécialisé soit-il, doit toujours être assignée à des groupes ou à des sous-groupes, et non à une seule personne dont les activités, entièrement livrées à son bon gré, seraient alors désocialisées, et de ce fait rendues tendanciellement improductives. En Harmonie, le maximum est fait pour que chacun puisse donner cours à ses goûts propres en participant au travail collectif : mais ceci suppose que ces goûts soient pratiqués, non en solitaire, mais avec d'autres qui les partagent.

À ceci, qui concerne personnellement chaque Harmonien, s'ajoute un autre avantage, appréciable d'un point de vue collectif : plus le travail est divisé, plus il offre de perspectives de voisinages, ce qui crée d'innombrables possibilités de rencontres et d'échanges entre les différentes sortes de personnes qui y prennent part, et du même coup tisse un réseau complexe de liens à l'intérieur duquel leurs activités prennent place, ce qui leur confère une tout autre signification que celle qu'elles revêtent pour eux individuellement :

« Une phalange exploitant son canton en système combiné commence par déterminer deux ou trois emplois convenables à chaque portion. L'on peut toujours faire avec succès des mélanges, hors le cas de vignobles très précieux qui encore peut comporter fruits et légumes, en accessoires de la culture pivotale. Ces alliages ont pour but d'amener divers groupes, leur **ménager des rencontres qui les intéressent aux travaux engrenés avec le leur, et laisser le moins possible un groupe isolé dans ses fonctions.**

À cet effet, chaque branche de culture cherche à pousser des divisions parmi les autres : le parterre et le potager qui chez nous sont confinés autour de l'habitation, jettent des rameaux dans tout le canton. Leur centre est bien au voisinage du phalanstère, mais ils poussent dans la campagne de fortes lignes, des masses détachées qui diminuent par degrés, s'engagent dans les champs et prairies dont le sol peut leur convenir et même les vergers, quoique moins rapprochés du phalanstère, ont à sa proximité quelques postes de ralliement, quelques lignes ou blocs d'arbustes et espaliers, engagés dans le potager et le parterre.

**Cet engrenage agréable sous le rapport du coup d'œil est encore plus utile à l'amalgame des passions et des intrigues.** On doit s'attacher surtout à ménager des mariages de groupes, des rencontres de ceux d'hommes avec ceux de femmes, par suite de l'engrenage des cultures ; l'idée de mariages des groupes est plaisante et prête à l'équivoque, mais ce sont des rencontres industrielles, fort décentes, et aussi utiles que nos réunions de salon et de café sont stériles. Par exemple :

Si la Série des cerisistes est en nombreuse réunion à son grand verger, à un quart de lieue du phalanstère, il convient que, dans la séance de 4 à 6 heures du soir, elle voie se réunir avec elle et à son voisinage :

- 1/ Une cohorte de la phalange voisine et des deux sexes, venue pour aider aux cerisistes ;
- 2/ Un groupe de dames fleuristes du canton, venant cultiver une ligne de cent toises de Mauves et Dahlias qui forment perspective pour la route voisine, et bordure en équerre pour un champ de légumes contigu au verger ;
- 3/ Un groupe de la Série des légumistes, venu pour cultiver les légumes de ce champ ;
- 4/ Un groupe de la Série des mille fleurs, venu pour la culture d'un autel de secte placé entre le champ de légumes et le verger de cerisiers ;
- 5/ Un groupe de jouvencelles fraisistes, arrivant à la fin de la séance et sortant de cultiver une clairière garnie de fraisiers dans la forêt voisine.

À cinq heures trois quarts, les fourgons suspendus partis du phalanstère amènent le goûter pour tous ces groupes : il est servi dans le castel des cerisistes, de cinq heures trois quarts à six un quart, ensuite les groupes se dispersent après avoir formé

des liens amicaux et négocié des réunions industrielles ou autres pour les jours suivants. » (*Œuvres complètes*, éd. Anthropos, 1966, t. VI, p. 120-121, section II, « Dispositions de la phalange d'essai »)

Ce passage est cité par Breton à la fin de son *Ode à Charles Fourier*, et on ne peut que s'enchanter avec lui en assistant à l'irruption des cohortes de jouvencelles fraisistes, venues des clairières de la forêt voisine pour exciter, en tout bien tout honneur, les membres de la corporation des cerisistes, et ceci dans une irrésistible ambiance de fête, qui fusionne les vertus réparatrices du goûter sur l'herbe pris en commun et de la bourse où est négociée la répartition des occupations du lendemain. C'est ainsi que les courtes séances pratiquées en Harmonie fournissent l'occasion de se réunir, puis de se séparer pour se rendre, l'heure d'après, à d'autres réunions qui mêlent les différentes catégories de travailleurs et de travailleuses en préservant la spécificité de leurs contributions respectives au travail collectif. Le système des engrenages permet donc d'échapper à l'uniformisation qui, en ôtant au travail son caractère attrayant et attractif, en affaiblit du même coup la productivité : c'est l'opposé de ce qui se pratique en Civilisation qui, en préconisant l'égalité comme remède aux inconvénients résultant des disparités sociales, tend à privilégier un régime d'association factice, où les gens se côtoient sans avoir d'occasions sérieuses de se rencontrer, de combiner leurs efforts en vue de réaliser, dans le plaisir et non dans la peine et dans l'ennui, des buts assumés en commun.

Ce dispositif ne concerne pas seulement l'organisation du travail, mais il s'applique à toutes les modalités de l'existence. En Harmonie, s'il continue à y avoir des riches et des pauvres, c'est dans des conditions telles qu'ils n'ont plus aucune raison de vivre dans des ghettos, séparés les uns des autres ; au contraire, ils cohabitent dans le cadre d'ensembles aménagés de telle manière que, tout en ayant des modes de vie différents, conformes à leur niveau de fortune, ils restent jusqu'à un certain point mélangés, mixés, grâce au système de la « progression engrenée » :

« Les appartements sont loués et avancés par la régence à chacun des sociétaires. Les lignes d'appartements doivent être distribuées en séries engrenées, c'est-à-dire que s'ils sont de vingt prix différents, depuis 50, 100, 150, jusqu'à mille, il faut éviter la progression consécutive continue, celle qui placerait au centre tous les appartements de haut prix, et irait en déclinant jusqu'à l'extrémité des ailes ; il faut au contraire engrener les séries d'appartements dans l'ordre suivant :

Distribution en échelle composée :

Aux deux corps d'ailerons par	50, 100, 150, 200, 250, 150, 200, 250, 300, 350
Aux deux corps d'ailes par	250, 300, 350, 400, 450, 500, 400, 450, 500, 550, 600, 650
Aux deux corps de centre par	550, 600, 650, 700, 750, 800, 850, 700, 750, 800, 850, 900, 950, 1000

Exemple : pour engrener ces doubles échelles, il faudra que les logements dans une aile soient échelonnés comme il suit en alternat de prix :

250, 400, 300, 450, 350, 500, 400, 550, 450, 600, 500, 650.

La progression simple, constamment croissante ou décroissante, aurait des inconvénients très graves ; elle blesserait l'amour propre et paralyserait divers leviers d'harmonie ; elle rassemblerait au centre toute la classe riche et aux ailerons tout le fretin ; il arriverait que les ailerons seraient déconsidérés et réputés classe inférieure. **On doit distinguer les classes mais non pas les isoler.**

Au moyen de la progression engrenée, tel individu logeant dans le centre A, qui est le quartier d'apparat, peut se trouver inférieur en fortune à tel qui occupe un logement en ailes ; car les principaux appartements d'aile payés 650 sont plus précieux que les derniers de centre payés 550. On manquerait un accord de la plus haute importance, la fusion des trois classes, riche, moyenne et pauvre, s'il existait dans le phalanstère un quartier de petites gens, un local en butte aux railleries, comme il en est dans chaque ville. On évitera cet écueil par la progression engrenée. » (*Œuvres complètes*, éd. Anthropos, 1966, t. VI, p. 127, section II, Disposition de la phalange d'essai, chap. 12, « Distribution unitaire des édifices »)

La connaissance de ce dispositif devrait inspirer tous les concepteurs de logements sociaux : en Harmonie, notons-le au passage, il n'y a de logement que social, donc alloué par la « régence », palais et chaumières confondus, comme dans ce qui subsiste aujourd'hui du Familistère de Guise dont la construction a été lointainement inspirée par les idées de Fourier. Cet ingénieux système de répartition permet de gérer les différences dans un cadre où sont préservées de multiples possibilités de réunion et de liaison, au lieu que soient privilégiés des rapports hiérarchiques à sens unique, inévitablement cloisonnés, qui ne peuvent qu'engendrer des discontinuités et des ruptures, dans une atmosphère de méfiance et d'exclusion. De même que le potager et le parterre, au lieu d'être confinés dans l'environnement proche des lieux d'habitation, se propagent et se diffusent à l'intérieur des champs et des bois, ce qui crée d'agréables possibilités de réunion entre ceux qui y travaillent, et de même que, notons le au passage, dans le système imaginé par Fourier, ville et campagne cessent d'occuper des territoires nettement séparés mais se mêlent l'un à l'autre, ou plutôt l'un dans l'autre, les diverses catégories de logements, distinguées par leurs loyers, sont autant que possible « engrenées » de manière à éviter que les disparités ne deviennent des causes de séparation, prétextes inévitables de conflits. C'est ce que résume le principe : « On doit distinguer les classes mais non pas les isoler ».

Par là même, riches et pauvres cessent de se regarder en chiens de faïence : ils sont fortement encouragés à travailler et à profiter de l'existence ensemble. Fourier, ce qui ne semble pas avoir affaibli l'admiration que Marx lui portait, est un adepte déclaré de la collaboration de classes. Dans un autre passage du *Nouveau monde industriel et sociétaire*, nous rencontrons à nouveau Mondor :

« La nature a donné à Mondor du goût et de l'aptitude pour la parcelle de travail agricole qu'on nomme grènerie, cueillette et conserve de graines. Mondor aime le chou rouge, il en a vu de beaux carreaux à la phalange, et les a trouvés très bons à table : il demande à voir les graines de ce chou ; il disserte sur leur tenue, et donne de bonnes idées au groupe des grainistes. Ce groupe complimente Mondor, dont l'amour propre est très satisfait de briller sur cette bagatelle. Il prend parti avec les grainistes du chou, mais non pas avec les autres groupes qui viennent à cette culture ; sa passion en ce genre étant parcellaire et bornée aux graines, il s'enrôlera plutôt dans la série de grènerie générale que dans les divers groupes qui soignent le chou rouge.

Le lendemain de ce premier engagement, Mondor voit, à la parade matinale, s'avancer vers lui la fanfare enfantine, âgée de 8 à 10 ans ; elle bat le ban des promotions ; puis un héraut de la série des choutistes proclame Mondor bachelier du chou rouge, dispensé de noviciat, vu l'étendue de ses connaissances. Ensuite la vestale de parade qui distribue les insignes de promotion embrasse Mondor en lui présentant un bouquet de fleur de chou artificielle ; puis il reçoit les félicitations des chefs, accompagnées d'une salve de la fanfare enfantine. (Cette réception est le contraire de la coutume civilisée qui ne fait que du barbouillage en cérémonial, et ferait embrasser une jeune bachelière par un municipal de 80 ans).

Mondor au bout de la première quinzaine aura déjà plusieurs trophées de cette espèce ; il ne voudra plus quitter la phalange, il y aura noué des intrigues et pris parti dans les prétentions de divers groupes.

Ainsi chaque personnage riche, homme ou femme, après avoir parcouru quelques jours les travaux de la phalange, sera fort étonné de voir éclore en lui-même vingt attractions industrielles dont il ne se savait pas doué, mais qui seront attractions parcellaires et non pas intégrales, car elles ne s'appliqueront point à l'ensemble du travail, comme l'exigerait le mécanisme civilisé, contraire en tout sens au vœu de la nature.

C'est par l'influence de l'exercice parcellaire qu'on verra les sept huitièmes des femmes se passionner pour les fonctions de ménage qu'elles répugnent aujourd'hui : telle femme qui n'aime pas le soin des petits enfants prendra parti dans un groupe affecté à quelque branche de couture ; telle autre qui dédaigne le pot au feu se passionnera pour la préparation des crèmes sucrées, y excellera et deviendra présidente de ce groupe, quoique étrangère aux autres branches de cuisine.

L'écumoire et le pot trouveront de même des sectaires passionnées quand ce travail n'astreindra pas à en exercer vingt autres dont on surcharge les ménagères civilisées, non moins rebutées par le défaut d'argent que par la complication des travaux ; car les maris et la morale donnent aux ménages beaucoup de conseils et peu d'argent. Les femmes ne trouvent dans le ménage que tracasseries et privations ; les hommes ne trouvent à la culture que friponnerie et dégoûts. Faut-il s'étonner que tous prennent en aversion ces travaux qui sont leur destination naturelle !

Quoique l'exercice parcellaire soit la principale source d'initiative en Attraction industrielle, on la verra naître de beaucoup d'autres amorces ; telles seront les intrigues de contact, et la domesticité passionnée.

L'intrigue de contact enrôle à un travail tel individu qui n'y aurait jamais songé. Chloé, après avoir servi plusieurs fois à table les sectaires de la lutherie, dans leurs dîners cabalistiques, finit par s'intéresser à leurs intrigues dont ils confèrent avec chaleur ; elle prend fantaisie de visiter les ateliers de cette compagnie ; elle y trouve de menus travaux, ou sur bois, ou sur ivoire et nacre, qui lui plaisent ainsi que la société ; elle s'engage dans quelque fonction parcellaire, et n'y aurait pas pris parti si elle eût visité l'atelier sans s'être auparavant mise en contact d'intrigue avec les sectaires.

Bientôt la lutherie entraînera Chloé à d'autres fonctions qui lui étaient indifférentes, et qui seront stimulées par ce contact d'intrigues dont on n'a aucune connaissance en civilisation, chaque classe d'ouvriers étant insouciant et railleuse sur les intrigues des autres classes.

La domesticité indirecte est un des plus brillants effets d'harmonie passionnée et un puissant ressort d'Attraction industrielle. Tel qui aujourd'hui est réduit, pour subsister, à servir autrui, essayer les rebuffades et les vexations d'un maître, se trouvera tout à coup pourvu d'une cinquantaine de serviteurs passionnés, travaillant pour lui par préférence affectueuse, et sans aucun salaire de sa part.

Bastien, jeune homme sans fortune, a déchiré par un accroc son plus bel habit. Le lendemain le groupe des caméristes, en faisant la chambre de Bastien, emporte cet habit à l'atelier des repriseuses, présidé par Céliante, dame opulente, âgée de 50 ans, et passionnée pour le travail des reprises perdues, où elle se prétend incomparable.

Céliante affectionne Bastien, qu'elle rencontre souvent dans divers groupes où il excelle ; c'est lui qui, au colombier des faisans soigne les faisans favoris de Céliante, et ses œillets à parfum de girofle, au groupe chargé de cette variété ; elle est empressée de s'en reconnaître, et voyant un habit étiqueté Bastien, elle s'en empare et exécute la reprise avec une haute perfection.

Dans ce travail Bastien a eu pour ouvrière une dame millionnaire qui l'a servi par passion et très gratuitement, car c'est la phalange qui paie chaque service par un dividende alloué au groupe. **Nul ne reçoit de salaire individuel, ce serait déshonneur.**

On verra que Bastien, quoique très pauvre, est partout servi de même. Les fonctions de faire le lit, battre l'habit, cirer les chaussures seront toutes remplies par des femmes ou enfants qui, dans les groupes de caméristes, batteuses et décrotteuses, auront choisi de préférence les vêtements de Bastien et de tels autres qu'elles affectionnent. Tout travail domestique roulant sur un groupe libre, chacun choisit à volonté les personnes qu'il veut servir, et les quitte de même. Celui dont l'habit n'est choisi par personne, sera servi par les complémentaires qui, à tour de rôle, exercent pour la masse non choisie.

Sur cet aperçu, il reste à prouver que chacun, jeune ou vieux, pauvre ou riche, trouve des serviteurs passionnés en tout genre, et a réellement une cinquantaine de domestiques affectionnés, souvent cent fois plus riches que lui. Le travail de domesticité qui en civilisation désole les valets et parfois les maîtres mêmes, devient dans la phalange une source de liens innombrables.

Ce ralliement en doit faire pressentir un autre plus précieux encore, c'est celui de l'éducation qui est toute passionnée ; chaque enfant pauvre est entraîné à une trentaine de fonctions et même une centaine dans le cours de sa jeunesse ; partout il trouve des vieillards qui, zélés pour la continuation de ces travaux, se plaisent à instruire tel enfant pauvre en qui ils entrevoient un héritier de leur travail favori ; de là vient que souvent un petit garçon sans fortune devient l'un des adoptifs d'une

femme âgée, qui a reconnu en lui le continuateur de quelqu'un de ses travaux favoris, et lui fait un legs à ce titre.

C'est pour ménager ce beau ralliement que la nature donne aux enfants des penchants différents de ceux des pères qui s'en plaignent amèrement en civilisation. Bientôt ils admireront la sagesse du créateur dans les harmonies sublimes que l'état sociétaire fait naître de cette diversité de goûts en même lignée.

En opposition à ces brillants accords, l'industrie morcelée n'aboutit en tout sens qu'à brouiller les âges opposés et les classes opposées ; le salaire y devient un système de querelles interminables, et le commandement individuel un sujet de haines. Tout commandement arbitraire est humiliant pour celui qui obéit. **L'individu en harmonie n'est jamais commandé que pour discipline convenue, collective et consentie passionnément** ; dans ce cas il n'y a rien d'arbitraire dans l'ordre donné, rien d'offensant dans l'obéissance, tandis que la méthode civilisée ou régime de domesticité individuelle et salariée crée toujours double et souvent quadruple discorde, là où la méthode sociétaire produit double et quadruple charme, liens et accords de toute espèce. » (*Œuvres complètes*, éd. Anthropos, 1966, t. VI, p. 246-249, Section IV, Mécanisme et harmonies de l'attraction, chap. 25, « Initiatives d'attraction individuelles et collective en industrie sériaire »)

Mondor, qui aime manger du chou rouge et est particulièrement intéressé par les problèmes que posent en général le tri et la conservation des graines, sera enclin à nouer une multiplicité d'intrigues pour fournir un exutoire à ses goûts, une fois qu'il aura compris que c'est avec d'autres et non tout seul qu'il peut le mieux les satisfaire, et il sera tout content, lui, l'homme arrivé, d'être couronné par des enfants issus de la classe pauvre venus solennellement sanctionner son intégration aux divers groupes qu'il aura été ainsi amené à fréquenter un moment, sans que cela lui interdise de former par ailleurs, plus tard, d'autres liens, eux aussi réversibles, ce qui le laisse totalement libre dans le cadre d'associations où il s'engage, non seulement parce qu'il le veut bien, mais parce qu'il le désire, conscient qu'il a tout à y gagner personnellement. C'est par le jeu d'engrenages comparables que Céliante, dame aisée d'un certain âge, est amenée à reprendre les vêtements de Bastien, jeune homme sans fortune, dont elle devient, de son plein consentement, la domestique d'un quart d'heure, une relation qui, renouvelée à d'autres occasions, peut être entretenue et stabilisée, dans le contexte d'une société où Mondor et Chloé, la serveuse que des intrigues de contact ont branchée sur les problèmes de la lutherie, ce à quoi elle n'était nullement prédestinée, pourront avoir de multiples raisons de se croiser, de partager leurs goûts, et pourquoi pas plus ?, si affinité. Ces interférences, qui débouchent sur des échanges ponctuels de positions, - par exemple le riche, sans être du tout son égal, devient le serviteur ou le débiteur occasionnel du pauvre -, ont pour condition que, en Harmonie, où les relations et les échanges sont à tout moment renégociables, l'on ne soit « jamais commandé que pour discipline convenue, collective et consentie passionnément », donc par le simple jeu d'intrigues qui n'ont pas besoin d'être préméditées pour produire des effets profitables, non seulement à ceux qui les nouent, mais à la collectivité tout entière.

C'est de là que la vie en société tire sa justification, qui se mesure aux avantages qu'elle procure à tous ses membres sans exception. En offrant la possibilité de former, sans contrainte, plusieurs relations ou liaisons en tous genres, et en facilitant les changements d'ambiance et les transitions, elle permet du même coup de cultiver d'innombrables goûts dont la personne isolée n'aurait même pas l'idée, pas plus qu'elle n'aurait, *a fortiori*, d'occasions de les satisfaire : son intérêt pour les problèmes de la lutherie, qui va changer en grande partie sa vie, Chloé n'aurait pu le tirer d'elle-même, sans l'intervention de la communauté et des multiples possibilités de rencontre dont elle offre la promesse. L'existence collective ouvre une perspective d'assortiments et d'échanges incessants, d'autant plus gratifiants qu'ils ne sont ni exclusifs ni permanents. On comprend du même coup pourquoi Fourier accorde tant d'importance à la mobilité, et préconise des formes d'existence communautaire trépidantes, pratiquées à fond de train, en vue de prévenir la tentation de

s'installer définitivement dans telle ou telle position de monopole une fois pour toutes définie et arrêtée, ce qui ne pourrait qu'enclencher un processus de ségrégation et en durcir durablement les conséquences. La socialité telle qu'il la conçoit, c'est une entrecroisement de réseaux et d'agencements variés qui favorise entre eux un incessant passage, comme une sorte de partie carrée à la puissance  $x$  dont les partenaires et les figures ne seraient jamais les mêmes, ce qui en renouvelle et en renforce considérablement l'agrément : on n'a pas trop de la vingtaine d'heures accordée à la journée ouvrable, une fois défalquées les 4 heures ou 4 heures  $\frac{1}{2}$  consenties à un sommeil réparateur, pour explorer et exploiter tous ces engrenages, voire même pour en créer de nouveaux totalement inédits, ce qui fait de l'existence une fête perpétuelle à laquelle tous sans exception participent, et dont tous ont à profiter, sur la base même de leurs différences.

La belle aventure de Damon, riche passionné de décorations florales, et d'Aminte, la personne qui, tout en lui rendant des services domestiques, partage occasionnellement son goût, en est une illustration :

« Damon est florimane : lorsqu'il habitait Paris, il dépensait beaucoup au soin de son parterre ; il était mal secondé, trompé par les vendeurs, et volé par les jardiniers ou valets ; aussi avait-il fini par se dégoûter de la culture des fleurs, sans cesser de les aimer.

Installé à la phalange d'essai, Damon se passionne de plus belle pour les fleurs, parce qu'il est secondé par des adeptes ardents qui, loin d'exciter sa défiance, vont au devant de tous ses désirs, et exercent avec intelligence toutes les branches de travail dont il ne veut pas se charger. Il n'a aucun démêlé d'intérêt avec eux, puisque tous les frais sont au compte de la phalange ; il est aimé et considéré d'eux par ses connaissances qui leur sont précieuses ; il est festoyé d'eux comme appui de la corporation ; il affectionne chacun des sous-groupes, surtout les enfants empressés d'aller, aux apparences de grande pluie, placer des tentes sur les lignes de fleurs : cette réunion de florimanes est pour lui une seconde famille ; il y élit des adoptifs en industrie.

Par exemple : Aminte, jouvencelle pauvre, l'une des plus habiles sectaires, est enthousiasmée de Damon : elle oublie qu'il a la soixantaine, elle voit en lui le soutien de ses cultures chéries ; elle veut s'en reconnaître ; et comme elle est membre du groupe des caméristes ou pagesses, elle se charge de la chambre de Damon, du soin de sa garde-robe (les fonctions de balayage, etc., sont dévolues aux petites hordes). Aminte est donc, par passion, la gouvernante de Damon ; **ce n'est pas lui qui la paie, elle serait déshonorée par un salaire ; elle a, comme d'autres, son dividende au groupe des caméristes**, car elle ne sert pas le seul Damon ; mais il est celui dont elle affectionne particulièrement le service. Sa passion pour la culture des fleurs se réfléchit sur Damon qui est, par ses lumières et sa fortune, la colonne de cette industrie.

Damon recueille ici double charme, deux services passionnés ; l'un au parterre avec Aminte et autres coopérateurs qui secondent si bien ses vues ; l'autre à son appartement, dont la belle Aminte a adopté la surveillance et les soins domestiques.

Il ne s'ensuit pas qu'Aminte sera la maîtresse de Damon : son service est hors du cadre des amours. Il est bien probable que Damon convoitera Aminte ; mais quelque épisode qui survienne à cet égard, il aura le charme de trouver en elle double service passionné, double sujet d'enthousiasme pour elle, au parterre et aux appartements. Il trouvera donc son bonheur à être familier avec une personne qui fait pour lui la fonction de deux domestiques civilisés, d'un garçon jardinier et d'un valet de chambre ; il ne manquera pas de la reconnaître pour adoptive industrielle, titre qui lui assure une part quelconque dans la succession de Damon.

Observons qu'ici je n'ai mis en jeu que des liens d'amitié, de coopération industrielle, qui seraient bien plus forts chez l'enfance, car c'est chez les enfants que l'amitié peut prendre un bel essor : elle n'y est contrariée ni par la cupidité, ni par l'amour, ni par les rivalités de famille. L'amitié dans le bas âge confondrait tous les rangs si les pères n'intervenaient pour habituer leurs fils à l'orgueil.

Dans l'âge d'adolescence, l'amour vient confondre les rangs et mettre un monarque au niveau d'une bergère qu'il recherche. **Nous avons donc, même dans l'ordre actuel, des germes de fusion des classes inégales** : on en trouve jusque dans

l'ambition : elle habitue le supérieur à se familiariser avec l'inférieur en affaires de parti, en intrigues électorales ; on a vu les Scipion et les Caton aller au devant d'un rustre et lui serrer la main pour obtenir son suffrage : que de bassesses commettent les lords anglais pour capter un bourg-pourri, tout en le payant chèrement ! Nous avons donc dans l'état actuel beaucoup de germes tendant à ébaucher la fusion des classes, mais par des voies d'abjection, de sordide cupidité. On voit déjà ces vils moyens opérer des rapprochements entre gens de classes antipathiques ; ces rapprochements seront vingt fois plus faciles quand on opérera par des moyens nobles, des liens de franche affection, comme ceux que je viens de décrire entre Damon et Aminte.

Outre ces liens formés par Damon pour la culture des fleurs, il en aura formé vingt autre sur divers travaux dans chacun desquels il sera lié avec la plupart des sectaires. Il y a aura contracté des affections corporatives ; et ce lien est d'autant plus actif en harmonie que chacun recueille de ses compagnons un tribut de flatteries bien sincères, parce que l'exercice parcellaire, borné à une seule branche du travail, applique chaque sectaire à la branche où il peut exceller.

La flatterie perpétuelle, ou récolte journalière d'encens, est un des principaux charmes du riche harmonien ; elle dérive de deux sources, de son habileté dans les travaux parcellaires (chacun excelle dans les parcelles attrayantes pour lui), et des services qu'il rend à ses séries, à ses groupes, en munificence industrielle. Damon, homme riche, a pu faire des dépenses pour tirer de pays lointain des espèces de fleurs précieuses dont la régence n'aurait pas fait les frais ; à ce titre, il est considéré de tous les sectaires ; ils le choisissent pour chef d'apparat, colonel de la grande série des florimanes ; chacun d'eux est conservateur passionné de ces espèces rares que Damon a fait venir et qui, en civilisation, seraient volées ou fripées par les valets. Damon est donc payé de ses présents par double lien affectueux, par sa gratitude pour des coopérateurs zélés, intelligents, et par leur amitié, leur considération et celle des voisins rivaux : il recueille d'eux tous un tribut de flatteries, et il en recueille autant dans beaucoup d'autres séries où il est sociétaire de premier ordre par son habileté parcellaire. C'est ainsi que ce prétendu vice, maudit par la morale

« Détestables flatteurs, présent le le plus funeste

Qu'ait pu faire aux humains la colère céleste »

devient, comme tous nos soi-disant vices un encouragement à l'industrie, une source d'harmonie sociétaire ; les pauvres même sont comblés de flatteries dans les groupes où ils excellent ; mais en civilisation, il n'y a d'encens que pour le riche, et on ne lui en donne que pour le duper ou l'exciter au mal. » (*Œuvres complètes*, éd. Anthropos, 1966, t. VI, p. 276-278, Section IV « Mécanisme et harmonies de l'attraction », chap. 30 « De l'accord affectueux opéré par la fusion des 3 classes »)

Ce qui est mal en Civilisation, comme par exemple la flatterie, tourne au bien en Harmonie par la magie des liaisons passionnées qui répandent sur toutes les activités, du seul fait qu'elles soient décidées et exercées en commun, sur fond d'intérêt et d'agrément mêlés, des bénéfiques mesurables en terme de plaisir partagé et d'affection. Il faut pour cela que les sociétaires soient amenés par leur régime de vie et de travail à s'apprécier réciproquement, voire même à s'aimer les uns les autres, non dans l'abstrait et par pure bonté d'âme, donc mus idéalement par une générosité de principe, mais dans le cadre fixé concrètement par la mise en œuvre des trois conditions, compacité, courtes séances et exercice parcellaire, qui donnent un champ d'intervention aux passions distributives et mécanisantes, la Cabaliste (« dissidente »), la Papillonne (« variante ») et la Composite (« engrenante »). Damon, le riche sexagénaire passionné par la culture des fleurs, et Aminte, la jeune fille de modeste extraction admise au groupe des caméristes, apprécieront d'autant plus leur association occasionnelle que celle-ci, effectuée dans un contexte collectif, revêtira des formes variées, infiniment souples, remodelables à tout moment : peut-être Aminte deviendra-t-elle un jour la maîtresse de Damon, mais si cela arrive cela se fera par consentement mutuel et non par obligation ou par contrainte, et d'ailleurs rien ne les empêchera de dénouer leur engagement au moment où il aura cessé de leur convenir, ni d'ailleurs de le perpétuer, sous condition également que cela leur convienne à tous les deux. Et s'ils ne nouent pas ce type de liaison, pour toutes sortes de

raisons qui viennent interférer avec leurs rapports, par exemple le fait qu'Aminte est par ailleurs attirée d'amour par Bastien, le beau jeune homme dont Céliante, dame fortunée d'âge mur, s'amuse un instant à rapiécer les vêtements, peut-être traversée de manière fugitive par l'idée de le séduire et de profiter à cette occasion de ses attraits juvéniles, cela n'empêchera pas Damon et Aminte de faire ensemble un bout de chemin, éventuellement très court, foncièrement « parcellaire », pendant lequel ils auront à coopérer en vue de parvenir à satisfaire leurs intérêts respectifs, auxquels leur passion commune pour les fleurs fournit un prétexte momentané pour se joindre. Si Aminte est en droit d'espérer avoir une part dans la succession de Damon, la chose peut se faire en suivant diverses voies, la société, telle qu'elle est menée en Harmonie, étant faite justement pour maintenir offertes en permanence de multiples possibilités d'engrenages circonstanciels que leur diversité même garantit contre la tentation d'en faire des instruments d'assujettissement ou d'exploitation durables. Dans ces conditions, on conçoit que l'existence, systématiquement menée en commun, se déguste à petites gorgées, avec une avidité qui ne se relâche jamais, comme un cocktail d'activités piquantes et variées dont les différentes saveurs sont soigneusement dosées et mélangées : c'est la recherche commune du plaisir et non la pratique ostentatoire de la vertu qui rapproche les individus et les pousse à s'associer, de manière éphémère ou permanente selon les cas.

C'est ce qu'illustre l'exemple de Dorimon :

« Tel ménage d'ouvriers est aujourd'hui fort indifférent au millionnaire Dorimon qui habite l'hôtel voisin. C'est une famille de menuisiers ; si Dorimon les emploie, il les paie ; tout est fini là, il n'y a point entre eux de relations amicales.

Il arrive dans la phalange que tous ces individus rendent à Dorimon de précieux services ; le père a présidé en partie à l'éducation industrielle du fils aîné de Dorimon qui, âgé de 6 ans, voulait monter des chérubins aux séraphins. L'enfant avait à faire sept preuves de talents en divers genres ; comme il avait pour la menuiserie un goût très prononcé, il a choisi ce travail pour une de ses sept épreuves ; et le menuisier Jacques l'a si bien dirigé qu'il a été admis d'emblée sur cette branche d'industrie.

Dans six autres branches, il a été de même enseigné par six individus envers qui Dorimon se trouve reconnaissant parce que ces services ne sont point payés directement. L'enfant et le maître s'assemblent par convenance mutuelle, par attraction et sympathie ; et comme le fils aîné de Dorimon a, dès l'âge de 6 ans, plus de 30 passions en exercice de l'industrie et des arts, Dorimon se trouve obligé, non pas envers 30 instituteurs, mais envers cent qui ont, par pure affection, coopéré à cette instruction ; car un enfant harmonien trouve communément 3 à 4 instituteurs passionnés dans chaque branche où il exerce.

Dorimon a deux autres enfants de 4 à 2 ans, et les soins donnés à leur éducation seront pour lui un sujet de gratitude envers 200 autres personnes tenant aux séries des bonnes, des bonnins, des mentorins, etc. Il verra ses enfants profiter dix fois plus vite que ceux de civilisation ; charmé de leurs progrès, il aimera tous ceux qui y auront coopéré par affection pour les enfants mêmes.

Voilà donc, sur une seule branche de relations, sur l'éducation de ses enfants, 300 liens amicaux que Dorimon aura formés avec des hommes, femmes et enfants de la phalange qu'il habite : je place dans ce nombre les enfants ; car parmi les instituteurs on compte bon nombre d'enfants qui, par amitié, enseignent à leur inférieur en âge ce qu'ils ont appris un an avant lui .

Ajoutons que Dorimon est lui-même instituteur de beaucoup d'enfants en qui il découvre instinct et vocation pour les branches d'industrie qu'il préfère. C'est un charme pour tout le monde que de donner l'enseignement à de jeunes élèves intelligents et zélés, en qui on voit des successeurs industriels. Les soins qu'il donne à ces enfants lui valent, de la part des parents, une affection égale à celle qu'il porte aux instituteurs de ses enfants. C'est ainsi que l'enseignement, à lui seul, crée pour Dorimon une masse de liaisons amicales qui s'étendent au quart de la phalange. Et si Dorimon est un homme âgé, qui ait des petits enfants en 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> degré, ses liens de gratitude en service d'éducation seront d'autant plus nombreux.

Si nous examinons les autres branches de relations où Dorimon pourra former des liaisons affectueuses, telles que la gastronomie, les sciences et les arts, l'agriculture,

les amours, etc., on verra qu'il se trouve lié passionnément, par affection corporative, avec les 7/8 des sociétaires de sa phalange, et que le peu d'entre eux avec qui il n'a pas de lien direct, sont encore considérés de lui pour service indirect ; il n'aime pas Géronte, il y a entre eux une antipathie prononcée ; mais il arrive que Géronte est le sectaire le plus intelligent de la culture des asperges dont Dorimon est grand amateur. Sous ce rapport, il protège les travaux de Géronte ; il le considère, il a pour lui une affinité indirecte, une amitié spéculative. » (*Œuvres complètes*, éd. Anthropos, 1966, t. VI, p. 289-290, Section IV « Mécanisme et harmonies de l'attraction », chap. 32, « De l'accord intentionnel par les trois unités matérielles, affectueuses et mécaniques »)

Les Harmoniens, dont les régimes de vie sont imbriqués dans le cadre de la phalange où ils ont de nombreuses raisons et occasions de se croiser, se doivent tous, au moins pour une part, directement ou indirectement, les uns aux autres : ils sont des obligés qui, par le jeu des services mutuellement rendus, se sentent liés, de proche en proche, à tous les autres membres de la communauté auxquels ils ne peuvent rester complètement indifférents, non par un vague esprit de charité mais parce qu'ils éprouvent au fond d'eux-mêmes qu'ils y ont tout intérêt et qu'ils peuvent en tirer un maximum de satisfactions. Ce sentiment collectif, enraciné chez tous, est renforcé par la mobilité incessante de leurs activités, qui les amène à changer très souvent de casquette : le riche Dorimon est aussi un père de famille, qui est bien content que le menuisier Jacques vienne en aide à ses enfants ou petits enfants pour qu'ils perfectionnent leurs talents et puissent en tirer le degré de reconnaissance sociale qu'ils méritent à ce titre, par exemple en passant de l'état de chérubin à celui de séraphin, beaucoup plus gratifiant, ce qui nécessite l'obtention de sept preuves de talent, dont l'une peut correspondre aux compétences propres de Jacques dans son art. Le menuisier et le financier, constatant qu'ils peuvent s'être utiles l'un à l'autre, se lient d'amitié dans le contexte des services qu'ils se rendent mutuellement ; et cette amitié intéressée, favorisée par les conditions de l'existence collective telle qu'elle est menée dans le cadre de la phalange, n'a rien à voir avec une inclination naturelle qui peut être originairement sympathique ou antipathique : si Dorimon est amené à apprécier Géronte, que spontanément, pour toutes sortes de raisons, il serait porté à détester, c'est parce qu'il a éprouvé, et apprécié, l'apport de celui-ci à la satisfaction de son goût pour les asperges, donc par pure gourmandise. Les unions entre Harmoniens, quelles que soient leurs formes, sont appuyées sur les passions et les intérêts bien compris, donc à la fois sur l'instinct et sur le calcul dont le système des engrenages permet de lever l'alternative, alors que celle-ci, en Civilisation, constitue un obstacle insurmontable et une cause permanente de déchirement du tissu social.

(à suivre)

©Pierre Macherey